

**AFRIQUE – ESPAGNE – AFRIQUE. QUAND L'AFRIQUE  
S'ÉCRIT EN ESPAGNOL. À PROPOS DE *LITERATURAS  
HISPANOAFRICANAS: REALIDADES Y CONTEXTOS* (2015),  
INMACULADA DÍAZ NARBONA (ED.), MADRID, VERBUM,  
384 pp.**

Si les instances critiques littéraires anglophone, francophone ou lusophone ont largement glosé les regards croisés et postcoloniaux entre l'Europe et l'Afrique europhone au point de les constituer en véritable discipline scientifique, il n'en va pas de même pour l'Afrique hispanophone ou pour le texte littéraire africain allophone en espagnol.

À cet égard, l'ouvrage collectif que nous procure en éditrice Inmaculada Díaz Narbona chez Verbum (2015), pertinemment intitulé *Literaturas hispanoafricanas: realidades y contextos*, inscrit dans le projet très parlant « L'espagnol langue médiatrice d'identités nouvelles », apporte une synthèse inédite et stimulante à un sujet qu'il s'agit encore de défricher.

Force est d'admettre que la dimension et l'intensité de l'adhérence du continent africain, voire de ses ressortissants en contexte migratoire, à la langue espagnole, et *a fortiori*, à l'espagnol en tant que langue d'écriture littéraire, n'est pas comparable aux autres aires europhones dont la période coloniale a accouché.

La présentation donne le *la* de ce à quoi l'ouvrage entend contribuer : l'institutionnalisation d'une littérature différente et périphérique à plus d'un titre, ainsi que la construction identitaire par le biais de la littérature. D'où l'accent mis sur le caractère utilitaire de ces textes écrits en espagnol (ou en catalan) de part et d'autre de la Méditerranée, d'autant plus que les rapports de l'écriture littéraire à la langue espagnole divergent selon les innombrables cas de figure et les vicissitudes (écriture *in loco*, exilique, migratoire, élective).

C'est justement sur cette « utilité » du littéraire que l'écrivain équato-guinéen Donato Ndongo-Bidyogo revient en prologue pour extraire l'écriture de son pays à l'invisibilité à laquelle elle est acculée du fait de son écart par rapport au reste de l'*Hispanidad*. Alors, est-il besoin de rappeler que l'espagnol est (aussi) une langue africaine, minoritaire sur le continent, certes, mais à même de procurer un miroir lucide à l'identité, et une fenêtre globale sur l'altérité ?

C'est d'ailleurs sur la poétique de cet écrivain que se penche Natalia Álvarez Méndez pour mettre en exergue l'existence d'une fiction équato-guinéenne authentique axée sur la prégnance de la donnée historique et sur celle des idiosyncrasies locales, notamment l'importance de l'oralité et sa répercussion sur le style. La thématique coloniale dans tous ses développements et complexités (précoloniales, coloniales et postcoloniales) s'y voit soulevée, ainsi que les risques et les conséquences d'un nouveau

colonialisme. À cet égard, la poétique de Donato Ndongo-Bidyogo n'est pas sans rappeler celle de son regretté confrère francophone ivoirien Ahmadou Kourouma, de par son regard aigu lancé sur l'histoire contemporaine de ces États défailants et géopolitiquement instables, mais aussi de par le souci de rendre compatibles identité africaine et modernité.

Dès lors, de vastes corpus fictionnels sont en friche critique qui mérite une attention toute particulière. Pour Asunción Aragon Varo, il s'agit de découvrir les écrivaines hispano-africaines qui, telle Agnès Agboton ou Guillermina Mekuy, poursuivent, en castillan, un travail scriptural comparable à celui de la Francophone Calixthe Beyala, notamment pour ce qui touche à la compréhension des complexités de la sexualité humaine et de leur approche africaine en particulier, où le statut de la femme demeure problématique, et où son image et ses représentations varient selon la grille de lecture coloniale ou postcoloniale. Blanca Roman lit, d'ailleurs, dans l'écriture féminine produite à partir de l'*Hispanidad* africaine, - à cheval entre les traditions occidentale et africaine -, un espoir dans le sens d'un changement des comportements et des préjugés, mais aussi un engagement social bien affiché.

À ce propos, Victorien Lavou Zoungbo passe en revue des figurations de l'Afrique en tant que référent narratif dans les corpus littéraires hispano-africains ; ce qui implique la confrontation avec les aspects problématiques des littératures dites « nationales » et les clichés construits par les Européens sur l'Afrique et l'Africain comme autant d'attentes imagologiques à déconstruire, notamment à partir d'une lecture exigeante d'*El llanto de la perra* de Mekuy. C'est à cette tâche que nous convoque aussi Enrique Lomas López, à la faveur d'une lecture critique et thématique de l'œuvre de l'écrivain Sergio Barce, dans une perspective interculturelle, à même de désamorcer la tentation exotique par le biais d'une subtile « maghrébisation » de l'espagnol.

Tout comme bien des auteurs se sont emparés du français comme butin de guerre (Yacine), de même l'espagnol a gagné la faveur, - malgré des circonstances difficiles -, de certains écrivains sahraouis évoqués diachroniquement par Conchi Moya. Là aussi l'hybridation linguistique se veut le symptôme d'une africanisation du castillan. Dans le même sens, Cristián H. Ricci se penche sur la résilience de l'espagnol chez certains écrivains marocains, notamment quand il s'agit de tenir un discours politique.

Lola Bermúdez Medina évoque, de son côté, la figure de César Mba Abogo, dont elle inscrit l'œuvre poétique « ex-centrée / trique » et aux riches sources intertextuelles, dans les catégories antinomiques centre-périphéries. Ce qui nous amène, avec Justo Bolekia Boleká, à soulever la question critique de l'écriture poétique équatorienne (et à en dresser un éventail) ; laquelle advient dans un contexte hostile, propice à l'épreuve traumatique, et à son rendu littéraire, mais aussi à la mise à jour d'un style qui n'est pas sans rappeler le concept d'« oraliture », lequel constitue une des spécificités de l'approche des œuvres francophones. La question des mécanismes et des stratégies de

reconnaissance est ici évoquée, notamment les phénomènes de réverbération dans la métropole.

Josefina Bueno Alonso fonde son étude sur le concept et le souci culturel contemporain d'« identité » pour caractériser les rapports de certains écrivains en contexte migratoire et exilique à la Catalogne, – et au catalan comme langue de création littéraire –, et dont elle dresse une liste exhaustive. Sa contribution est l'occasion de comparer les niveaux de présence de ces écrivains dans le système littéraire hispanique avec ce qui se passe en contexte francophone, d'où la mise en exergue de certaines affinités identitaires avec la littérature beur et migrante : tout un pan nouveau de la fiction contemporaine que la critique et l'actualité ont mis à l'honneur. Cette thématique se voit reprise et relayée par Inmaculada Díaz Narbona qui, fondant son discours sur l'acceptation bhabhienne de « culture localisée », glose la problématique du rapport à la langue européenne en contexte postcolonial, notamment quand elle se met au service du témoignage de vie à la première personne. En fait, indépendamment de l'origine (africaine) des auteurs ayant pour l'espagnol, ou écrivant spontanément en espagnol, – mais pas seulement –, les motifs de l'exil, de l'immigration et du passage s'avèrent récurrents, alors que le voyage ne fait pas l'objet d'un récit fictionnel, mais bien d'un rendu autobiographique, ce qui engage une catégorisation précise des modalités migratoires.

C'est à l'aune de ces soucis identitaires que Mar García tente d'inscrire sur la carte littéraire Inongo-vi-Makomè, écrivain camerounais vivant à Barcelone, c'est-à-dire quelque part par rapport à la langue, et ce en partant des apports multiples charriés par le concept d'extranéité, et sous l'égide des présupposés des études postcoloniales. Dès lors, il s'agit ici de souligner une vue foncièrement politique et prospective du continent africain, proche de celle qui fut en son temps celle de Kourouma, entre autres, mais qui pointe aussi une critique acerbe du manque d'engagement face à l'usage communicationnel de concepts fourre-tout tels que « multiculturalité », « interculturalité » ou « métissage », ainsi qu'un discours littéraire produit à partir des conditions marginales forgées par l'Histoire, coloniale notamment, et ce dans le contexte global qui est le nôtre.

Mais l'ouvrage qui nous occupe ici ne pouvait pas ne pas aborder la question plus complexe des conditions de réception de ces corpus par et dans le système littéraire espagnol, et forcément par le biais de la littérature traduite. À ce propos, Maya G. Vinuesa s'attelle à un relevé de la traduction de la littérature africaine anglophone en espagnol, alors que Claudine Lécrivain passe en revue de façon très exhaustive les modalités plurielles de la réception, lecture, divulgation et enseignement de la littérature francophone en Espagne, donnant à voir un regain d'intérêt et un éventail plus large d'auteurs, qui s'expliquent aussi par la croissante reconnaissance et légitimation institutionnelle d'une littérature-monde primée en français. Mais la spécificité stylistique de ces textes, fortement marqués du sceau de l'oralité, convoque une nouvelle approche plus

exigeante de la traduction littéraire, que l'on pourrait désigner avec L'écrivain de « postcoloniale ».

En fait, cet ouvrage collectif s'avère une balise incontournable pour octroyer une place qui leur revient de droit aux littératures africaines de langue espagnole, à côté des autres littératures europhones. Bien sûr, c'est à une approche foncièrement comparatiste que nous invite cet essai, lequel tombe à point nommé dans l'ample débat postcolonial en cours puisque des facteurs et des processus historiques assez similaires ont fini par accoucher de produits symboliques et de soucis identitaires analogues.

En effet, une lecture transversale des différentes contributions fait apparaître des topiques et soulève des questions qui interpellent les littératures mondialisées : la question identitaire (féminine, entre autres), le rapport à l'ici, à l'autre et à l'Histoire, l'usage de la langue, notamment son oralité et hybridation africaine ou créole, le risque d'un néo-exotisme ou néocolonialisme, l'émergence, - pour ne pas dire la consolidation -, d'une littérature à thématique ou identité périphérique, mais europhone, reconnue et diffusée à partir du / des centre(s) et des instances de légitimation métropolitaines, mais aussi la décentralisation et la délocalisation continues du fait littéraire, engendrées par les phénomènes actuels d'exil, de migration, de métissage et de transferts culturels et identitaires transfrontaliers et translinguistiques, notamment par le biais de la traduction.

Il n'est d'ailleurs pas vain de dégager la pertinente bibliographie critique d'escorte mise à profit dans ces études, laquelle reflète une lecture attentive et motivée des interrogations du moment véhiculées par les textes littéraires, mais en cautionne aussi la transversalité : Bhabha, Bonn, Laronde, Le Bris et Rouaud, Casanova, Mouralis, Moura, Bourdieu, Glissant, Saïd, Spivak, Baudrillard, etc.

En fait, si ces questions critiques et identitaires étaient largement soulevées et glosées pour l'ensemble des autres aires linguistiques europhones africaines, le mérite de cet ouvrage revient à en systématiser l'application à l'écriture littéraire hispano-africaine et, partant, à rendre cette dernière visible et lisible au-delà du simple vestige historique, comme un défi stimulant et ouvert sur la complexité du monde.

JOSE DOMINGUES DE ALMEIDA